



— DAVID BRY —

— QUE PASSE —
L'HIVER

— X —



DAVID BRY

— QUE PASSE —
L'HIVER
x

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

*À Thea, Anne, Klara, Laila, et tous les autres,
Qui étaient là quand je ne pouvais l'être.*

*À Sandrine, Debbie et Brad,
Qui m'ont permis d'arriver.*

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2017.

Illustration de couverture : Simon Goinard

ISBN : 978-2-918541-58-5

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : contact@editions-hsn.com

www.editions-hsn.com

REMERCIEMENTS

Ce roman a une longue, longue histoire, a subi de nombreuses transformations avant de raconter ce solstice d'hiver. Un immense merci à Xavier Mauméjean, qui a accompagné et aiguillonné chacun de ces changements. Cette histoire lui doit énormément.

Merci à mes courageux premiers relecteurs : l'éternel et irremplaçable Raoul, Stéphane ainsi que Julien, à l'enthousiasme si rassurant ; merci aussi à Nicolas et à ses corrections.

Merci à Clémentine et Dimitri, à l'attention qu'ils ont portée à ce roman et à leur regard exigeant.

Merci enfin à Vincent pour son soutien, ses avis, sa patience. Et pour avoir tenu, lui aussi, tout au long de cette histoire.

⌘

PERSONNAGES

⌘

CLAN FEYREN

MEMBRES DU CLAN

Oswald Feyren, maître du clan

Ewald Feyren, son fils aîné

Stig Feyren, son fils cadet

HORS-CLAN

Thorvald, maître d'armes

Vulf, barde du clan, son fils

Almar, herboriste

Anasie, prophétesse

Vorgell, soldate

Veland, pisteur

Ole et Livar, écuyers

CLAN OREN

MEMBRES DU CLAN

Sigrune Oren, maîtresse du clan
Johan Oren, son petit-fils
Manfred Oren, son cousin
Ingolf Oren, un autre cousin
Helga et Elborg Oren, filles de Manfred
Knud Oren, fils d'Ingolf

HORS-CLAN

Arild, scribe du clan
Mektild, prophétesse
Karl, soldat
Le régisseur du clan
Le connétable
La soigneuse
Soldats
Serviteurs

CLAN DEWE

MEMBRES DU CLAN

Elaine Dewe, maîtresse du clan
Conrad Dewe, son époux
Umbre Dewe, sa fille
Lennart Dewe, son cousin
Adalbert Dewe, fils de Lennart
Bodil Dewe, fille de Lennart

HORS-CLAN

Skeggi, barde du clan
Randi, prophétesse
L'herboriste
Soldats
Serviteurs

CLAN LUGEN

MEMBRES DU CLAN

Odon Lugen, maître du clan
Theudeusinde Lugen, sa fille, l'aînée
Kjeld Lugen, son premier fils
Leif Lugen, son second fils
Arnvald, Bertil et Ulv Lugen, ses cousins
Ketil Lugen, fils de Bertil
Rurik Lugen, fils d'Ulv

HORS-CLAN

Solveig, prophétesse
Njall, chasseur d'oiseaux de Crain
Gaid, une voyageuse.
L'herboriste
Soldats
Serviteurs

AUTRES PERSONNAGES

Cudwich, roi de l'hiver
Serviteurs

— ✕ —

P R É L U D E

*Que passe l'hiver sur la Clairière
Aux étranges trouées sombres,
À la magie puissante et aux mystères sans fin,
Aux dieux, aux hommes si cruels.*

*Que passe l'hiver sur un roi
Mi-dieu mi-homme, au destin funeste ;
Sur celui qui devina la mort de ses terres,
Ne put s'y résoudre.*

*Que passe l'hiver, oui.
Mais qu'en restent les souvenirs.*

— ✕ —

Les flammes dansent haut dans les larges braseros, et repoussent par intermittence les ombres qui règnent au sein de la caverne. Au gré de leurs mouvements, elles éclairent le sol, le plafond, quelques rares pans de la paroi rocheuse. Une fresque aux taureaux musculeux apparaît, illuminée un instant, avant de s'évanouir. Au-dessus, les fragments d'un serpent gigantesque surgissent de l'obscurité, y plongent de nouveau pour laisser, un peu plus loin, place à des centaines de chauves-souris taillées à même la pierre.

La lumière mordorée se reflète également sur l'homme qui trône, immobile, sur son siège posé entre les deux foyers.

Il est vêtu d'une ample tunique de ténèbres. Son visage forme une tache livide sous sa chevelure sombre. Ses traits fins et lisses sont d'une pâleur singulière ; ses yeux d'un noir absolu, insondables, inhumains. Deux immenses bois émergent du haut de son crâne et s'élèvent en une douzaine de cors épais de chaque côté de son front, tels ceux d'un cerf colossal.

Il n'y a aucun bruit dans la grotte en dehors des bûches qui craquent de temps à autre, aucun mouvement autre que celui des flammes et des étincelles qui s'envolent et se perdent dans l'obscurité.

L'homme, pensif, suit un long moment les flammèches du regard.

Puis il laisse s'échapper un soupir, ferme les yeux.

Et voit.

Le corbeau émet un croassement rauque alors qu'il abandonne la cime de la forêt et qu'il monte plus haut, encore et toujours plus haut, dans le ciel bleu et froid de cette première journée d'hiver.

Sous lui, la sylve endormie s'étend à perte de vue. Les arbres dénudés, en partie recouverts de neige, ont depuis longtemps perdu leurs feuilles. Seules les aiguilles vertes de quelques pins apportent une touche de couleur dans la mer brune et blanche qui file sous ses ailes. En contrebas, à travers les rares trouées des clairières, les cours d'eau scintillent dans la lumière pâle du soleil. Par endroits apparaît

la ligne droite et vierge de la route qui traverse la forêt, la coupe presque en deux malgré les branches qui tentent de la dérober, de se la réapproprier et reprendre l'espace volé par les hommes.

Les yeux ronds de l'oiseau à la patte tordue se plissent de plaisir. Il s'enivre de la bise qui caresse ses plumes, le porte, le soutient. L'odeur de l'air glacé qu'il avale à plein bec lui rappelle les étendues désertes de l'Est et ses aubes brumeuses ; les nuits froides qu'il aime tant, passées à observer les étoiles et à écouter le chant du vent.

Les silhouettes de trois collines apparaissent à travers le brouillard, au loin.

Le corbeau pivote dans leur direction et les rejoint à tire-d'aile, seule ombre noire et mouvante dans un monde immensément figé, immensément blanc.

Un large plateau s'étend derrière elles. Constellé de bois enneigés, de rus gelés et de rocs perçant le sol, il s'étire jusqu'aux lointaines élévations immaculées que l'oiseau aperçoit à plusieurs lieues de distance. La route, unique témoignage de la présence des hommes, se poursuit droit vers l'ouest.

Le corbeau hésite et tourne deux, trois fois au-dessus des collines. Puis il finit par céder à sa curiosité. Il pivote, prend appui sur la bise glaciale et poursuit son chemin malgré les instructions qu'il a reçues.

Ses ailes déployées de toute leur envergure, il file aussi vite qu'il le peut, cherche les vents qui le porteront le plus rapidement possible. Il survole plusieurs bosquets aux branches dénudées et couvertes de givre, quelques lacs aux rives gelées avant d'enfin apercevoir, au loin, le terme de son voyage : caché par la brume matinale, un gigantesque bloc de granit rectangulaire jaillit du cœur de la plaine rocailleuse.

L'oiseau prend de l'altitude, s'en approche, ballotté par les vents puissants qui s'agitent si près de la Voûte, et fait le tour de son sommet, à distance respectueuse afin de ne pas faire connaître sa présence.

Quatre constructions ont été érigées côté levant. Plus loin, presque au centre, un imposant bâtiment circulaire s'élève. Une étroite sente rocailleuse bordée de hautes pierres s'en éloigne pour se diriger vers le couchant. Là-bas, la partie occidentale du plateau règne en surplomb avec en haut, tout en haut, cinq trônes sculptés dans la roche qui se dressent en un cercle parfait.

*Revenu au-dessus de la route qui l'a amené, le corbeau repart
à tire-d'aile en direction des collines et de la forêt d'où il est venu,
malgré l'envie farouche de s'arrêter, de se poser, et de s'imprégner de
l'endroit qu'il attend de visiter depuis tant d'années.*

Le Wegg, le cœur de ses terres.

Le cœur de la Clairière.

Les flammes dansent plus faiblement dans les braseros. Leur lumière mourante joue sur le visage opalin du roi, immobile sur son fauteuil de pierre. Elles n'y dévoilent aucune ride, ne révèlent aucune expression. Elles luisent sur les étranges bois qui ornent sa tête, et brillent, brillent dans le noir insondable de ses yeux qu'il vient de rouvrir, et dans lesquels un corbeau s'éloigne.

À quoi pense-t-il ?

À quoi peut penser un demi-dieu, dont la vie ne tient plus qu'à un fil du destin ?

Car il sait, bien sûr.

Il sait le mensonge et la trahison, le désespoir et la mort qui approche, avide. Il a deviné ceux qui mourront, ceux qui survivront.

Peut-être.

Tout dépend maintenant d'un corbeau à la patte tordue.

— ✂ —

STROPHE

1

Du Nord vinrent les mages,
De l'Ouest ceux de la nuit,
Vers le rocher du Wegg
Qui vit le début, la fin.

Du Sud vinrent les prophètes,
De l'Est les changeurs de forme,
À travers les forêts, bois et marais,
À travers la Clairière enneigée.

— ✂ —

Le corbeau rabat ses ailes et rentre son cou au moment même où il traverse la cime de la forêt. Il sent des brindilles piquer son corps, quelques rameaux le fouetter alors qu'il traverse les branches les plus hautes, dénudées par l'hiver, et ne reprend toute son envergure qu'une fois celles-ci franchies. La route bordée d'arbres qu'il a retrouvée s'étire maintenant sous lui, auparavant partiellement cachée du ciel par la ramure dense des chênes, des hêtres et des charmes enneigés.

Au loin, une dizaine de cavaliers chemine, au rythme lent de leurs montures.

Le corbeau les aperçoit et ralentit, prêt à se poser. Il ouvre ses ailes, les étend. Elles s'agrandissent, s'affinent comme s'allongent ses pattes, son cou, que lui-même grossit à vue d'œil et que ses plumes rétrécissent jusqu'à disparaître. Il se rapproche du sol. Une patte devenue jambe s'enfonce dans la neige jusqu'à la cheville, suivie d'une deuxième au pied tordu. Celui qui un instant auparavant était un oiseau récupère de justesse son équilibre, alors que les derniers instants de son vol se transforment en une fin de course malhabile.

Les cheveux du jeune homme, cerclés d'une fine couronne argentée, sont aussi sombres que l'était le corbeau ; la peau de son visage, de ses mains, presque aussi pâle que le manteau blanc dans lequel disparaissent ses bottes. À la place de ses plumes, il arbore désormais une épaisse chemise de laine noire passée sur des braies de même couleur, ainsi qu'une cape en fourrure de loup.

Devant lui, la compagnie continue d'avancer paisiblement sur la route recouverte de neige. Chacun des pas de leurs montures soulève des nuages de flocons poudreux qui retombent un peu plus loin en brillant, tels des milliers de minuscules diamants.

Aucun ne semble surpris par la transformation de celui qui vient de les rejoindre.

Deux hommes mènent la procession. Le plus jeune monte un hongre bai aux pattes épaisses et pourvues de longs poils. Ses yeux bleus pétillent sous les boucles brunes qui tombent sur son front orné du même bandeau d'argent. Il n'a pas vingt-cinq hivers. Un sourire franc illumine sa figure aux traits doux alors que, d'un geste de la main,

il salue le nouvel arrivant. À sa droite, son compagnon chevauche un immense étalon à la robe noire comme la nuit. Lui aussi a vu l'oiseau se transformer, mais reste impassible. Un épais manteau en peau d'ours constellé de neige couvre ses larges épaules. De longs cheveux poivre et sel nattés et une barbe coiffée de la même manière encadrent son visage fermé, parcouru de rides. Ses yeux marron, profondément enfoncés dans leurs orbites, accentuent la dureté de son regard ainsi que l'aspect busqué de son nez. Malgré leur différence d'âge et d'expression, les deux hommes présentent une ressemblance plus qu'évidente.

Huit autres voyageurs les suivent à quelques pas derrière. Presque tous portent des armures de cuir cachées sous les capes fourrées, affichent des haches ou des épées à leur flanc ainsi que, accrochés à la selle de leurs chevaux, des boucliers fauves peints d'une tête d'ours. Seule l'une des deux femmes de la troupe n'arbore aucun atour guerrier. Revêtue d'une ample tunique de tissu gris – bien maigre protection contre le froid de l'hiver –, elle chevauche légèrement en retrait de ses compagnons. La peau de son visage, aussi inexpressif que pourrait l'être celui d'un mort, est blanche comme la neige. Des dizaines de runes sombres la marquent de toutes parts, du haut de son crâne chauve jusqu'à la base de son cou.

Le nouvel arrivant rejoint, haletant, les premiers cavaliers. Il pose un genou au sol, l'enfonce dans le manteau glacé qui recouvre la route face au plus âgé des deux hommes. Immobile, ignorant la sensation de froid et d'humidité qui le saisit et l'enveloppe peu à peu, il attend que son seigneur lui donne l'autorisation de parler.

— Je t'écoute, Stig.

Malgré le handicap de son pied bot, il se redresse sans difficulté. Il adresse rapidement un regard complice au plus jeune des deux voyageurs, se tourne vers l'autre, et annonce :

— La neige est tombée dru sur les collines, père. Mais la route n'est pas bloquée pour autant. On ne s'y enfonce que jusqu'au genou, même sur les hauteurs. Et le col est praticable sans danger.

Sa respiration est encore saccadée après les efforts qu'il a fournis.

— C'est parfait, répond le seigneur, sans prêter attention à son essoufflement. Parfait. Nous serons au Wegg d'ici deux à trois jours, alors.

Le nouvel arrivant sourit intérieurement. Il a été suffisamment rapide pour que son père ne puisse imaginer qu'il avait été un peu plus loin que ce qu'il lui avait ordonné. Jusqu'au Wegg, justement.

— Quand aura lieu le solstice ? demande l'autre cavalier.

— La lune gibbeuse est croissante, affirme-t-il. L'hiver devrait débuter dans six ou sept jours tout au plus.

— Cela laisse peu de temps pour les réjouissances, grommelle son interlocuteur.

— Je ne pensais pas avoir signifié que nous allions à la cérémonie pour nous divertir, Ewald, intervient sèchement le seigneur.

Le jeune homme lève discrètement les yeux au ciel à l'attention de Stig.

— Le renouvellement des serments des clans a, je l'espère, une tout autre importance pour toi.

— Bien sûr, père, bien sûr. Ce n'était qu'une boutade.

Le visage fermé d'Oswald Feyren montre clairement qu'il n'en partage pas l'amusement.

— Allons-y, ordonne-t-il. Reprenons la route. Je veux arriver vite.

Stig se tourne vers le reste de la troupe. Il croise le regard de Thorvald – le maître d'armes du clan, et l'un des plus anciens compagnons de son père – ainsi que celui de son fils Vulf, de Vorgell la guerrière à la lame redoutable, de Veland le pisteur et d'Almar l'herboriste, des écuyers Ole et Livar – installés sur le même cheval depuis qu'il a perdu sa propre bête –, et enfin de la seule qui ne revêt pas d'armure : Anasie la prophétesse, morte et revenue des cavernes du Monde Souterrain, qui sait lire les signes comme les augures et y deviner parfois la volonté du dieu Urian. Tous ensemble, ils forment les plus proches serviteurs des Feyren et ceux qui, aux côtés du seigneur Oswald, se rendent chaque hiver au Wegg pour la cérémonie du solstice.

Après les avoir salués d'un geste de la tête, le jeune homme porte la main à sa bouche et appelle sa monture d'un sifflement. La bête, un beau hongre alezan au poil fourni, quitte l'arrière de la compagnie pour le rejoindre. Le garçon lui empoigne la crinière. D'un mouvement lesté malgré son pied tordu, il grimpe sur son dos puis prend le temps d'ajuster sa position sur la selle de Livar, légèrement trop étroite pour lui.

Lorsqu'il est prêt, son père est déjà reparti. Ewald, lui, l'a attendu. D'un coup sec dans les flancs de leurs montures, les deux frères emboîtent alors le pas de leur seigneur, aussitôt imités par le reste de la troupe.

— Paré pour ton premier serment, Stig ?

Le souffle encore un peu court, le cadet des Feyren sourit. Il est heureux de se trouver enfin là, à cheminer aux côtés de son frère dans la forêt enneigée en direction de la demeure du roi. Il songe à toutes les fois où il avait regardé d'un air envieux partir son aîné ; à toutes ces années durant lesquelles il avait rêvé de pouvoir lui aussi se rendre au Wegg, bien qu'il ne soit pas majeur et n'ait pas l'autorisation de porter une arme.

À l'approche de chaque hiver, il avait supplié le seigneur Oswald de lui permettre de les accompagner malgré son jeune âge. En vain. Alors, au retour des fêtes du solstice, Ewald passait des soirées entières à satisfaire sa curiosité comme à attiser ses regrets. Dans un mélange de compassion et de malice, il lui décrivait avec d'innombrables détails l'incroyable bloc rocheux qui abrite la demeure du roi Cudwich, souverain de l'hiver, fils du dieu Urian et de Clewyn la magicienne ; lui racontait les banquets et les danses, les journées de chasse dans les plaines enneigées, la quête de l'âme de la Clairière, la cérémonie du solstice, les autres clans enfin avec leurs pouvoirs incroyables, bien éloignés des formes animales prises par ceux de leur sang.

De tous ceux qui ont ainsi pris vie dans l'esprit de Stig, c'est la figure étrange du souverain mi-homme mi-dieu, qui depuis toujours l'obsède. Ewald lui avait décrit un être aux cors de cerfs, au regard noir comme la nuit la plus sombre et à la peau pâle comme la lune. Stig allait enfin le voir de ses propres yeux...

— Bien sûr, répond-il alors. Bien sûr que je suis prêt.

Stig vient d'atteindre son vingtième hiver. Il porte désormais une épée sur le flanc, des couteaux cachés dans ses vêtements, et s'apprête à rencontrer le seigneur des hommes : le roi de la Clairière.

Contrairement aux autres années, il n'a cette fois-ci posé aucune question. Il n'a pas demandé à son frère de lui décrire encore les festivités dans la salle des clans, ne s'est pas soucié de savoir

quel seigneur serait absent, terrassé par l'âge ou la maladie, ou quel autre, comme lui, se rendrait pour la première fois à la cérémonie du solstice. Cette année, il verrait enfin tout de ses propres yeux.

Et même les inquiétudes de la prophétesse n'atténuent pas sa joie.

— Tout va bien, Anasie ? lui avait-il demandé, la veille de leur départ.

Il attendait la devineresse depuis presque une heure devant sa cabane à l'écart du château lorsqu'elle était enfin arrivée, elle qui n'était jamais en retard, elle qui en seize ans jamais n'avait manqué ses après-midi avec le garçon.

Elle n'avait pas répondu tout de suite ; avait jeté un regard au ciel, à la demeure des Feyren, puis avait déclaré :

— Les augures sont mauvais, Stig.

— Comment cela ?

Elle avait secoué la tête d'un air confus.

— Je ne sais pas. Pas encore. Mais ils s'assombrissent au fur et à mesure qu'approche la fête du solstice.

Stig avait haussé les épaules.

— Les routes de nos terres sont sûres, et au Wegg nous serons entourés du roi et des autres clans. Que pourrait-il arriver ?

Elle l'avait dévisagé un moment de ses yeux fiévreux, seule lueur de vie sur son visage dénué de toute expression.

— Les fils du destin sont innombrables, Stig. Et je ne suis pas de ceux qui peuvent les lire. Je peux juste te dire que la lune se cache depuis plusieurs jours, que le vent est froid, bien plus froid que d'habitude, que son goût pique comme l'acier des épées. Et que je n'aime pas ça.

Elle avait plissé les yeux avant de poursuivre :

— Retourne au château. Je dois me rendre dans la forêt voir si les chauves-souris et les serpents hibernent. Préviens ton père que je ne serai pas là pour le dîner.

Elle ne lui avait pas reparlé des augures depuis, ni ce soir-là ni les autres après leur départ, bien qu'elle eût passé presque toutes ses nuits à scruter les étoiles et la forme des nuages. Quant à Stig, il n'avait rien dit à son frère de la conversation qu'il avait eue avec la prophétesse.

À quoi bon ?

Anasie se trompait certainement : il n'était pas possible que l'un d'entre eux risque quoi que ce soit lors de la cérémonie du solstice, là où les clans renouvellent chaque année leur serment à l'Ordrain, fils d'Urian et roi de la Clairière.

— Tu es allé jusqu'au Wegg, j'imagine ? l'interroge Ewald à voix basse.

Stig sort de ses pensées. Il s'assure que son père – trop loin – ne peut rien surprendre de leur conversation, puis abandonne le souvenir des avertissements de la prophétesse et laisse échapper un sourire radieux.

Dans une expression faussement chagrinée, son frère lève les yeux au ciel.

— Tu vas devoir payer cher pour que je ne dise rien. Père serait furieux s'il l'apprenait ! Il t'avait ordonné de revenir au plus vite.

— Je n'ai pas pu résister ! tente de se justifier Stig, qui n'essaie même pas d'avoir l'air contrit.

Son aîné secoue la tête, amusé malgré lui, et demande :

— Et alors ?

Le sourire s'élargit sur le visage du jeune homme.

— C'était encore plus impressionnant que ce à quoi je m'attendais ! Beaucoup, beaucoup plus impressionnant. Je ne pensais pas que le roc serait si énorme. J'ai dû monter haut, très haut pour le survoler, presque jusqu'à toucher la Voûte !

Un air rêveur s'empare de son visage alors qu'il revoit le rocher défiler sous ses ailes noires et légères, qu'il se souvient du vent sur ses plumes, du paysage immense et enneigé, de son cœur qui battait, si fort.

— J'ai vu les demeures des clans, poursuit-il, revenant à lui. La tourelle blanche des Oren, au-dessus de laquelle se trouve la bannière à la main d'or. Le riche manoir des Lugen où chaque cheminée arbore l'œil sur fond mauve, comme tu me l'avais dit. Le donjon des Dewe aussi, sur lequel flotte le croissant de lune. Et j'imagine que la tour crénelée, le seul bâtiment où je n'ai vu aucun étendard, est la nôtre ?

Ewald acquiesce puis, dans une grimace, grommelle :

— Les bannières levées signifient que les autres clans sont déjà présents. Père sera mécontent d'arriver le dernier.

Stig tourne la tête en direction de celui qui chevauche désormais seul au-devant de la petite troupe. Son frère a raison. Le seigneur Oswald a l'orgueil excessif, les colères aussi violentes qu'imprévisibles. Il sera évidemment contrarié lorsqu'il réalisera que les autres clans ont rejoint le Wegg avant eux, et en accusera la perte de temps provoquée par la fuite du cheval de Stig... même si ce dernier ignore qui de lui ou du pisteur en fera les frais.

— Tu as bien fait de ne rien dire, poursuit l'aîné. Je le préviendrai un peu plus tard. Et de manière détournée.

Malgré lui, Stig en est soulagé. Il n'a aucune envie de provoquer le courroux de son père pour sa première participation à la fête du solstice. Ewald, avec son sens de la diplomatie et de la persuasion, est avec Thorvald l'un des rares à pouvoir anticiper ou calmer les accès de colère du seigneur Oswald.

Il soupire intérieurement. Il repousse l'inévitable comparaison entre son frère – habile, réfléchi, assuré – et lui, l'infirme au pied bot ; se répète une nouvelle fois qu'il n'est pas que cela.

— Tu as vu aussi la salle des clans ? l'interroge Ewald.

— La construction basse et ronde, au centre du plateau ?

Son aîné hoche la tête.

— C'est là où se déroulent les banquets, explique-t-il. Juste au-dessus du sanctuaire du roi, qui serait caché à l'intérieur du rocher.

Il réfléchit un instant, puis complète :

— Enfin, c'est ce que certains racontent, et je les crois. Personne – pas même les seigneurs de clan – ne sait réellement où vit l'Ordain.

Songeur, Stig essaie une fois encore de s'imaginer l'endroit. Il s'est toujours demandé, avec un mélange de curiosité et de crainte respectueuse, à quoi peut ressembler la demeure d'un demi-dieu. Puis il secoue la tête, certain qu'il ne le saura jamais, et poursuit :

— Et l'élévation, à l'ouest du plateau ? Il s'agit du Pinnacle ?

Ewald opine du chef.

— Tout juste. C'est là-haut que les seigneurs de clan prêtent leurs serments, la nuit du solstice d'hiver.

L'aîné laisse passer le souffle d'un regret avant d'ajouter :

— Eux seuls peuvent y accéder. Ni moi, ni personne d'autre n'a jamais été autorisé à y monter.

— En s'y prenant discrètement, rien n'empêcherait de...

— Non, Stig, le coupe son frère. Pas là-haut. L'endroit est vraiment sacré !

Un instant décontenancé par sa proposition, il dévisage son cadet, puis l'expression de son visage change de la surprise à un agacement exagéré.

— Tu es impossible !

Stig éclate de rire, amusé d'avoir une nouvelle fois réussi à le berner. Car il sait que tout en haut du rocher, à la naissance du monde, Urian avait ordonné que ses fils et ses filles règnent sur la Clairière ; que, de ses premiers héritiers, les quatre clans étaient nés, et revenaient depuis à chaque solstice d'hiver offrir leurs serments aux seigneurs des hommes. Et, bien qu'il brave régulièrement l'autorité de son père et qu'il ait toujours rêvé de monter jusqu'au sommet du Pinnacle, en aucune manière Stig ne manquerait de respect au dieu sombre ou à ses enfants, rois et reines de ses terres. De même que pour rien au monde il n'aurait raté sa première fête de solstice, quoi qu'en disent Anasie et ses augures.

Il s'apprête à répondre – moqueur – à son frère lorsque Oswald Feyren, chef du clan, tourne la tête et plante son regard noir sur ses fils, l'un après l'autre.

Le maître des Feyren n'a pas besoin de parler. D'un commun accord les deux jeunes hommes cessent aussitôt leur discussion, accentuent la pression sur les flancs de leurs montures et accélèrent le pas.

Aucun des deux ne remarque alors le scintillement dans les bois non loin d'eux, ni le vent étrange qui s'élève et souffle soudain en direction du Wegg, comme le ferait un esprit derrière le Voile.

Un fil du destin se brise. Un autre se renforce.

— ✕ —

STROPHE

2

Les clans regroupés
Sur le Wegg glacé
Ne virent pas les signes, non,
Ne virent pas les signes.

Sous la nuit étoilée,
Sous les flocons de lune,
Un fil pouvait se briser,
Et le premier mort tomber.

— ✕ —

Le roi a les yeux mi-clos. Installé sur un trône sculpté de cornes de taureaux au pied duquel semble grimper un serpent figé dans le bois, il ignore la rumeur ambiante : les bavardages, le bruit des gobelets qui claquent sur les tables et celui du métal des couteaux, les rires et les murmures des seigneurs entourés de leurs suites.

Seuls ses mains et son visage si pâle, aux yeux complètement noirs, ressortent du manteau sombre qui le couvre. Il ne bouge pas.

Les paupières à moitié fermées ainsi, il aurait presque pu paraître humain – presque – s’il n’arborait pas les deux immenses cors qui percent son front et qui s’élèvent, aussi longs que ceux d’un grand cerf.

Face au roi, des flammes énormes dévorent les bûches qui s’entassent sur une dalle de pierre noircie. Une épaisse fumée tourbillonne et s’envole à travers le trou percé dans le plafond d’où, comme en retour, tombe la neige provenant de l’extérieur. Quelques rayons argentés accompagnent les lourds flocons qui scintillent une dernière fois avant de disparaître, emportés par la chaleur du feu.

Éclairées par les flambeaux accrochés au mur circulaire et aux colonnes qui soutiennent la voûte au-dessus d’elles, quatre longues tables rectangulaires s’étirent autour du foyer et à distance respectueuse du souverain. Chacune d’entre elles est le domaine d’un clan : une dizaine, parfois une vingtaine de personnes assises les unes à côté des autres y arborent fréquemment les mêmes traits, et toujours les mêmes armoiries. Les guerriers robustes côtoient les dames aux coiffures et aux robes recherchées ; les pisteurs et les éclaireurs rient auprès des herboristes, des bardes et des palefreniers ; les serviteurs aux livrées grises, brunes, blanches ou mauves se mêlent aux conseillers, aux proches et aux parents des seigneurs de la Clairière. Au milieu de toutes ces figures mélangées, jeunes et vieilles, souriantes ou pensives, les prophétesses forment un contraste saisissant. Reconnaisables à leur crâne chauve, à leur expression vide et aux innombrables runes qui marquent chaque endroit de leur peau, les quatre femmes – une

par clan – se tiennent droites, figées et rigides, austères silhouettes enveloppées d’une vie qui ne semble pas les atteindre.

Assis à la table gravée de l’ours des Feyren, Stig ne leur porte pour l’instant que peu d’attention, pas plus qu’au reste de l’assemblée. Ses yeux sont fixés sur le roi immobile, assis sur son trône.

— *Aussi loin que nos mémoires remontent, aussi loin que nos histoires s’en souviennent, la Lisière a entouré la Clairière, la Voûte surplombé nos terres, le Monde Souterrain mêlé les fils du destin au souffle des morts et des vivants.*

Le conteur se tient debout, les mains nouées derrière le dos sur une estrade légèrement en retrait du reste de la salle. Ses traits sont ridés par le soleil, le froid et les voyages de village en hameau. Sous son gilet en peau de mouton, il porte une simple chemise de lin serrée à la taille par un lacet de cuir, ainsi que des braies foncées. Son regard lointain ignore les quelques visages qui se tournent vers lui, embrasse les torchères qui font danser les ombres sur les murs. Sa voix est encore froide, hésitante, comme si ses premiers mots, ses premiers vers, devaient eux-mêmes traverser les âges avant de passer ses lèvres.

— *Et aussi loin que nos mémoires remontent, aussi loin que nos histoires s’en souviennent, les Ordrains ont gouverné la Clairière, les hommes et les clans.*

Les yeux toujours rivés sur le roi, Stig esquisse un sourire. Il s’est extrait du bruit ambiant qui n’a que peu diminué depuis l’arrivée du conteur. Partout dans la salle, les chaises râpent toujours le sol, les gobelets de métal s’entrechoquent, quelques éclats de rire s’échappent du bruissement des discussions à chaque table. Il les ignore sans mal, comme il a ignoré les habituels regards surpris – parfois méprisants – lorsqu’il était entré en claudiquant dans la salle et s’était dirigé vers la table de son clan.

Il connaît chaque mot, chaque syllabe du chant des Ordrains qui ouvre tous les ans la fête du solstice, comme le lui avait appris son frère. Mais, pour la première fois, il va l’entendre à l’endroit même où l’histoire a été écrite : le Wegg. Et face au roi de l’hiver, le fils d’Urian.

— *Esprits derrière le Voile ou simples humains, seigneurs ou hors-clan, riches marchands ou panses-vides, hommes, femmes, vieillards fatigués ou bien encore enfants aux premiers fils de votre vie,*

écoutez-moi. Écoutez le chant des Ordrains, la loi de la Clairière, édictée depuis des siècles et des siècles, et respectée depuis tout autant.

Les conversations n'ont pas cessé non plus à la table des Feyren. Assis non loin de Stig, Thorvald et Vorgell discutent encore du cheval perdu du jeune homme et de la manière dont ils retourneront dans les terres de l'Est, sans se préoccuper de l'expression fermée de Veland. Ce dernier, installé à quelques places de là, affiche encore sur son visage hâlé, nimbé de ses sempiternels cheveux en bataille, le souvenir de la main du maître du clan.

Comme ses fils l'avaient imaginé, le seigneur Oswald s'était emporté lorsqu'il avait constaté que les autres familles étaient arrivées avant eux. Vociférant, il avait accusé le pisteur d'être la cause de leur retard. Malgré les dénégations de ce dernier – Veland maintenait avoir vérifié le harnachement du cheval avant leur départ, et avait été incapable de justifier l'usure excessive des lanières sous la selle –, il l'avait frappé afin de le punir. Stig avait voulu intervenir, avant de se raviser. Il ne savait pas vraiment lequel des deux hommes il devait protéger de l'autre, tant les humeurs de Veland pouvaient parfois ressembler à celles du maître des Feyren, et bien que cela lui coûte, il ne pouvait que se ranger à l'avis de son père. Car comment expliquer autrement sa chute lorsque la harde de sangliers avait surgi des bois et chargé les voyageurs ? Prise de panique, sa monture s'était enfuie au galop malgré ses ordres et ses coups de pied. La selle s'était décrochée et avait envoyé le jeune homme s'écrouler au sol. Par chance, Stig n'avait croisé en tombant ni arbre ni rocher, sans quoi il aurait certainement rejoint les Cavernes d'Urian avant même d'avoir participé à son premier solstice.

Assis face à la soldate, Vulf l'écoute distraitement sans la quitter du regard. Le barde aux longs cheveux blonds et aux yeux rieurs – presque aussi à l'aise avec sa flûte ou son arc qu'avec les femmes –, n'a semble-t-il toujours pas abandonné l'idée de la faire rejoindre sa couche, malgré les refus répétés de cette dernière.

À ses côtés, Almar, l'ascétique herboriste, avale par petites gorgées et sans plaisir aucun le vin de baies noires qui leur a été servi. Perdu dans ses pensées, il ne prête aucune attention à Veland, ni même à Anasie installée en vis-à-vis, la seule sans gamelle ni gobelet.

Aux places d'honneur à l'autre extrémité de la table, Ewald et Oswald Feyren discutent à voix basse. À leurs mines sérieuses, Stig devine qu'ils s'entretiennent comme d'habitude des affaires du clan qui, lui, ne l'intéressent guère. Bien moins, en tout cas, que le chant cérémoniel des Ordrains.

— C'est lors de la nuit la plus longue – celle qui dure plus, bien plus que le jour – que les fils et les filles d'Urian, les premiers Ordrains, furent mis au monde, tout en haut du Wegg, poursuit le conteur depuis son estrade. La Clairière était jeune, alors. Elle n'était qu'arbres et collines, oiseaux et renards, pierres et rivières, nuages. À la lumière de la lune pleine, sous les flocons de neige qui tombaient, le seigneur du Monde Souterrain ordonna que ses enfants règnent sur les terres de la Clairière, de l'immense rocher où ils étaient nés jusqu'à la Lisière impénétrable. Et il fut écouté.

Stig, arrivé peu de temps avant le début du banquet, n'a que très brièvement regardé les autres tables. Il s'y intéressera après, juste après. Tout juste a-t-il remarqué plusieurs places encore vides du côté des seigneurs Oren, le nombre important de représentants de ces derniers et des Lugen – près d'une vingtaine ! –, et le calme relatif chez les Dewe qui, presque tous, semblent comme lui absorbés par le chant des Ordrains.

— Des premiers héritiers du dieu sombre naquirent les quatre clans des hommes. Le premier d'entre eux partit à l'ouest, à la recherche de la nuit et de ses mystères ; le second dans le nord, en quête des esprits qui gouvernent l'invisible. Le troisième s'en alla en direction du sud, comme l'Ordrain qui les commandait l'avait vu dans les fils de son propre destin, puis le dernier à l'est, vers la naissance du monde, pour voir s'il pouvait le changer.

Stig attrape son gobelet de vin, et croise le regard bienveillant d'Ewald. Son frère a deviné sa joie de se trouver enfin là, au cœur de la Clairière, à en écouter les contes et les légendes. Le cadet répond au sourire de l'aîné ; détaille un instant ses boucles brunes, ses yeux rieurs derrière leur façade réservée, ses épaules fortes et carrées, la générosité et l'assurance inscrites sur son visage. Tant de différences avec lui, ses cheveux et son regard noirs, son corps mince, ses traits pâles. Et son pied bot.

Assis à côté, Oswald Feyren ignore quant à lui son cadet, à qui il n'a adressé que quelques mots depuis son arrivée au banquet.

Stig boit une rapide gorgée de vin sans lâcher du regard celui qui n'avait jamais caché sa déception de le voir naître malformé, et qui l'avait à cause de cela toujours tenu à l'écart.

— *Le cinquième Ordrain, lui, resta sur le Wegg, le rocher des dieux, pour être au Nord comme à l'Est, au Sud comme à l'Ouest. Dernier né du jour de solstice, sans clan, on l'appela alors le « roi de l'hiver », maître de la Clairière et des hommes, de la magie et des mystères.*

Une main se pose sur l'épaule de Stig, qui tressaille et tourne aussitôt la tête.

Derrière lui, une femme aux traits volontaires et incroyablement ridés plonge son regard dans le sien. Ses yeux d'un bleu d'azur forment un contraste saisissant avec ses cheveux blancs retenus en un épais chignon.

— C'est une ode magnifique, n'est-ce pas ? demande-t-elle.

Il ouvre la bouche, sans savoir quoi répondre. Elle connaît forcément comme lui, si ce n'est mieux vu son grand âge, le chant des Ordrains.

Ignorant sa réaction, la vieille femme change de sujet, et poursuit de sa voix grinçante :

— Ta venue était, jeune seigneur Stig, attendue.

— Moi ? l'interroge-t-il, encore plus interloqué.

Il avait d'abord cru qu'elle s'était trompée de personne : il est plus coutumier des regards condescendants ou moqueurs que d'une telle attention. Mais elle a bien prononcé son nom.

— Oui. Toi.

Stig jette un regard à son père, puis à son frère. De l'autre côté de la table, ils se sont interrompus et, trop loin pour pouvoir suivre la discussion malgré leur ouïe fine l'un comme l'autre, fixent d'un air interrogatif les deux interlocuteurs.

— Mais... Pourquoi ?

La vieille femme sourit et révèle une bouche aux dents étonnamment saines pour son âge.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on accueille un nouvel héritier des clans à la cérémonie du solstice, explique-t-elle.

Le jeune homme reste muet, mal à l'aise. Cette femme ne sait-elle pas, comme tous les membres de son clan à lui, que le seigneur Oswald a déjà exprimé le souhait qu'Ewald reprenne sa charge lorsqu'il aura rejoint les Cavernes d'Urian ?

— Merci, ma dame. Mais c'est mon frère aîné, Ewald, qui sera le prochain chef des Feyren. Ainsi en a décidé notre seigneur... ce dont je me réjouis, précise-t-il immédiatement.

Si pendant des années Stig avait été blessé et jaloux du choix de son père, il s'en trouve depuis longtemps soulagé. À la charge des immenses terres des Feyren, à la résolution des disputes et des différends entre vassaux, il préfère de loin ses pérégrinations dans les forêts, l'apprentissage des légendes de la Clairière, les nuits passées à écouter la musique des étoiles. Et il est convaincu, comme tout le monde, qu'Ewald fera un bon chef. Certainement meilleur même que le seigneur Oswald, qui gère pourtant le domaine de manière honorable malgré son caractère difficile.

— Ce qui n'enlève rien au fait que tu sois le fils de ton père, et ne m'interdit pas non plus de te saluer, sourit la vieille femme.

— *Des siècles et des siècles s'écoulèrent. Des quatre premiers Ordrains, pères et mères des clans, il ne resta bientôt plus que quelques gouttes de sang dans les veines de ceux qui avaient hérité de leurs pouvoirs. Malgré le temps passé, les hommes n'avaient cependant pas oublié l'endroit où ils étaient nés. À chaque solstice d'hiver, leurs seigneurs rejoignaient le Wegg, afin que le Nord retrouve l'Ouest, le Sud l'Est, et afin de prêter serment au dernier des Ordrains, le roi de l'hiver.*

Elle détourne son regard de Stig et, levant la tête, adresse un salut poli à Oswald Feyren.

— Mais on m'attend. Qu'Urian te tisse une belle soirée, conclut-elle à l'attention du jeune homme.

Sans un mot de plus, elle relâche la pression sur son épaule et se dirige vers la table du clan Oren.

— *Puis vint le temps pour le cinquième enfant d'Urian de sentir la mort s'approcher de lui. Il se rendit dans les tréfonds du Monde Souterrain, où il supplia son père de ne pas laisser le Wegg sans Ordrain, de ne pas laisser la Clairière sans âme et les hommes sans roi. Et le dieu sombre l'entendit. Il quitta alors ses terres blafardes balayées par les fils du destin et le souffle des possibles, pour s'unir à une mortelle qui donna naissance à un autre héritier. Il en fut ainsi pendant des siècles et des siècles, chaque Ordrain en appelant à l'amour de son père pour la Clairière, afin qu'avant sa disparition un nouveau demi-dieu puisse naître et que jamais*

ne passe l'hiver sans roi ; afin que demeurent les Ordrains, seul et unique lien entre la Clairière et Urian, assis sur son trône au cœur du Monde Souterrain.

— Qui était-ce ? demande Stig à Vulf, qui a suivi son échange avec la vieille femme.

— Le sang des Ordrains a dû tourner dans tes veines, seigneur, murmure ce dernier. Tu ne me feras pas croire que ton père n'a pas été la saluer.

Le jeune homme hausse les épaules d'un air gêné.

— Il ne m'a pas emmené lorsqu'il est allé voir les autres clans. Seul Ewald l'a accompagné.

La surprise marque un instant le visage du barde.

— Il s'agit de dame Sigrune, lui apprend-il alors, tentant de masquer son étonnement. La maîtresse des Oren. On dit que le pouvoir des Ordrains est grand en elle, à tel point qu'elle connaît le destin de chacun d'entre nous.

Il observe la matriarche s'éloigner, puis poursuit à voix plus basse encore :

— Je ne l'aime pas. Je la crois terriblement intelligente... en plus d'être bien trop vieille pour moi. Pour tout te dire, elle m'effraie presque autant qu'Anasie et les autres prophétesses, dont la seule vue me glace le sang au lieu de me le réchauffer.

Il répond au sourire de Stig, avant de conclure d'un ton inhabituellement sérieux :

— Mon arc, ma flûte et ma langue ne sont que peu de chose comparés à la faculté de lire l'avenir des hommes. Mais je t'avoue, seigneur, que je préfère mes dons au sien.

Le cadet des Feyren acquiesce, un œil toujours sur la dame qui se fait accompagner jusqu'à la place d'honneur de sa tablée.

— Et lui ? demande-t-il, désignant d'un geste du menton le jeune homme à la barbe courte venu à sa rencontre et qui l'aide à s'asseoir.

— C'est Johan Oren, répond-il. Son petit-fils.

Stig observe ce dernier, essaie de retrouver dans la chevelure blonde et les yeux rieurs du seigneur la raideur de l'aînée des Oren, sans succès.

— Il est le dernier de son sang. Autant dire qu'il sera très certainement le futur maître des Oren.

Stig hausse les épaules. S'il avait été en position de prétendre à la chefferie du clan Feyren, il aurait peut-être dû se forcer à retenir le nom du jeune homme, s'obliger à discuter avec lui pendant le banquet. Mais il n'en fera rien.

Il remercie Vulf d'un sourire, se tourne vers le souverain et se fige aussitôt : les yeux noirs, immenses de l'Ordrain sont fixés sur lui.

Surpris et impressionné, Stig baisse aussitôt la tête.

— *Depuis lors, à chaque solstice d'hiver, les seigneurs des clans et des hommes se rendent au Wegg, le cœur de la Clairière, pour s'incliner devant le roi de l'hiver. Le Nord rejoint alors le Sud, l'Est l'Ouest ; les hommes retrouvent les contes et les mystères, la magie et les esprits, l'âme de leurs terres pour quelques nuits. Et pour une année entière.*

Mal à l'aise – il sent toujours les yeux sombres et étranges posés sur lui –, Stig se focalise sur le conteur qui entame ses dernières strophes.

— *Esprits derrière le Voile ou simples humains, seigneurs ou hors-clan, riches marchands ou panses-vides, hommes, femmes, vieillards fatigués ou bien encore enfants aux premiers fils de votre vie, voici donc le chant des Ordrains, la loi de la Clairière, édictée depuis des siècles et des siècles, et respectée depuis tout autant, pour que jamais l'âme de la Clairière ne s'étiole. Et pour que jamais ne passe l'hiver sans roi.*

L'homme s'incline en direction de l'Ordrain. Au même moment, les chefs de clan se lèvent, aussitôt rejoints par les membres de leur famille et leur suite. La table des Feyren n'échappe pas à la règle. Sans réfléchir, Stig les imite et porte, comme eux, son attention sur le trône. Le roi, longue ombre mouvante, a quitté son siège et se dirige à pas lents vers les portes de la salle, qui s'ouvrent et se referment derrière lui.

— Que se passe-t-il ? demande une nouvelle fois le jeune homme à son voisin.

— Au début de la cérémonie, lui répond Vulf, le souverain invite les maîtres des clans et leurs suites à écouter le chant des Ordrains avant de se retirer. Sa soirée à lui est finie.

Un large sourire égaie son visage alors qu'il termine :

— Et elle est maintenant tout à nous !

Stig fronce les sourcils, déçu. Son frère lui avait dit tout cela, mais le cadet n'avait pas imaginé que le roi resterait si peu au banquet.

— Il est temps de boire, seigneur ! De boire, de manger et de danser !

Au même moment, comme si le barde avait commandé leur apparition, la grande porte de la salle s'ouvre à nouveau pour laisser entrer une dizaine de musiciens. Plusieurs tiennent des flûtes dans la main, l'un d'eux une cithare, un autre un tambourin, et le dernier enfin une lourde harpe, qu'il porte en grimaçant sous son poids.

— C'est donc ça qu'attend Ewald depuis le début du voyage ! s'exclame le cadet des Feyren.

— Et pas que lui, mon jeune seigneur ! répond Vulf tout en se resservant du vin d'un air jovial. Pas que lui !

X

La fête bat son plein. La musique, la bonne chère et le vin ont eu raison des discussions feutrées et des attitudes roides. En divers endroits de la salle, affalés entre gamelles et gobelets ou bien encore à même le sol couvert de paille, quelques convives ronflent déjà sous l'effet de la fatigue et du vin de baies noires. D'autres se sont lancés dans des conversations animées, parient sur les vainqueurs de bras de fer ou bien se sont écartés afin de parler tranquillement, à deux ou à trois. Les derniers ont investi l'espace entre les tables et les musiciens, composent au rythme de leur mélodie les pas d'une danse complexe où l'homme et la femme s'observent, tournent dans un sens puis dans l'autre, s'enlacent un instant avant de changer de partenaire.

Envieux malgré lui, Stig les suit un moment du regard, son pied bot battant doucement la cadence. Ewald et Vulf – ce dernier déjà passablement éméché – se sont levés dès les premières notes et se trouvent désormais au beau milieu de quelques dames, seigneurs et autres membres de l'assemblée. Bien que le barde ait pris soin de lui nommer plusieurs d'entre eux avant de se lever, ils sont trop nombreux, et Stig est incapable de se souvenir de leurs

noms. Il ignore donc la jeune femme au chignon brun – une Dewe s'il se fie au croissant de lune qu'elle arbore sur la ceinture de sa robe –, l'Oren courtaud à l'air maladroit ainsi que tous les autres, pour observer à la place les tables autour de lui.

Sans qu'il s'en rende compte, un léger sourire remplace alors peu à peu l'expression chagrine de son visage.

Il connaît par cœur les forêts du domaine de son père, la couleur du ciel les matins d'automne lorsque le givre se saisit des premiers brouillards, le chant des hiboux ou le cri des renards. Mais, assis sur son siège à observer la salle des clans pour son premier banquet du solstice, il comprend à quel point il lui reste tant à apprendre des mystères de la Clairière.

Les Oren sont installés dans la partie est de la salle, au plus près de l'imposante porte. Leur table arbore comme les autres la marque de leur clan : ses pieds, ainsi que ceux des chaises autour, se terminent par une main dorée au poing fermé. Les serveurs aux livrées simples et unies occupent les places les plus proches de l'entrée. Dame Sigrune, qui est venue le saluer, trône à l'opposé, entre le siège vide de son petit-fils et celui de sa prophétesse. Stig observe un instant la femme sans âge – bien plus impressionnante que sa maîtresse selon lui –, au visage tatoué et étrangement inexpressif comme celui d'Anasie, avant de passer rapidement en revue la vingtaine d'autres convives, valets, seigneurs ou soldats, dont un plus grand et massif encore que son père, une véritable montagne.

Les Lugen occupent l'espace entre les Oren et son propre clan. Un gigantesque œil sur fond mauve a été peint sur le plateau de leur table. Un vieil homme chauve revêtu d'une longue robe pourpre la préside, plongé en pleine discussion avec une femme à la chevelure et aux yeux à peine moins noirs que ceux de Stig. La ressemblance entre les deux est frappante, et le cadet du seigneur Feyren devine sans hésiter qu'il s'agit du maître magicien Odon et de sa fille aînée, Theudeusinde. Ewald lui a souvent parlé de cette dernière. En voyant à son tour son visage amaigri au regard fiévreux, Stig comprend le sentiment d'inquiétude qu'elle provoque chez son frère malgré l'harmonie de ses traits fins et son port altier.

Comme si elle avait entendu ses réflexions, la femme, certainement presque aussi âgée que son père, tourne la tête et croise

son regard. Stig se raidit sur sa chaise alors qu'il plonge ses yeux dans ceux de la magicienne, voit le feu noir qui brille à l'intérieur, la volonté implacable, ainsi qu'un amusement étrange et presque... malsain. Se moquerait-elle ? Mal à l'aise, Stig la salue d'un mouvement rapide de la tête avant de s'intéresser aux autres membres de sa suite. Il retrouve les soldats, les serviteurs, les chaises vides de ceux partis danser, détaille un moment la figure d'un borgne à l'étrange coiffure – trois longues nattes de taille identique retenues par des torques d'argent –, puis soudain se fige.

À l'extrémité de la table, près des valets, une jeune femme est assise, perdue dans ses pensées alors qu'elle contemple les musiciens. Ses cheveux clairs, si clairs qu'ils en paraissent blancs, tombent de chaque côté de son visage pâle. Ses yeux – verts ou gris ? Il n'arrive pas à le deviner de l'endroit où il se trouve – se noient dans une étonnante tristesse malgré le sourire qui plisse ses joues. Les doigts de la jeune Lugen jouent distraitemment sur le bois de sa gamelle en suivant les notes de la mélodie. Elle est belle, avec son front haut et fier, son nez droit, ses pommettes saillantes et son regard empreint de douceur et de peine.

Comment se fait-il qu'elle n'ait pas été danser, que personne à sa table ne l'ait invitée ?

Le sourire de Stig s'efface, et il refrène un soupir. Sans son pied bot, il serait peut-être allé la voir, lui aurait peut-être proposé de rejoindre avec lui les musiciens.

— Elle est d'une grande beauté, n'est-ce pas ?

Il sursaute, se retourne et se retrouve face à Johan Oren, le petit-fils de dame Sigrune. Le seigneur, qui ne doit pas être beaucoup plus âgé que lui, porte une épaisse chemise de laine blanche qui lui arrive à mi-cuisse, ainsi que des braies fauves enfoncées dans des bottes en cuir brillantes. Ses cheveux blonds bouclés rejoignent, au niveau de ses tempes, sa barbe courte soigneusement taillée. Ses yeux rieurs couleur noisette renforcent, avec les fossettes de chaque côté de ses joues, son aspect débonnaire.

Stig rougit. Non seulement il n'est pas à l'aise avec le fait d'avoir été une nouvelle fois interpellé par surprise – est-ce une coutume chez les Oren ? –, mais il aurait de plus préféré garder pour lui sa fascination soudaine pour la jeune femme.

— Oui, finit-il par répondre, gêné. Vraiment.

— Je ne sais pas qui elle est, continue Johan sans paraître remarquer son trouble. C'est la première fois que je la vois à la fête du solstice.

Il l'observe un moment, puis revient à son interlocuteur.

— Par contre, je connais les seigneurs de son clan. Ils ne sont pas forcément les plus agréables de la soirée, mais grâce à eux je ne devrais pas avoir de mal à apprendre son nom.

Il sourit à l'attention de Stig et, changeant de sujet, demande :

— Tu ne dances pas ?

Le jeune Feyren secoue la tête en haussant les épaules.

— Avoir un pied tordu n'est malheureusement guère pratique pour cela.

D'un geste, il désigne sa botte à la pointe tournée vers l'intérieur, avant de conclure :

— J'avoue du coup ne m'y être jamais intéressé.

— L'envie te démange pourtant, on dirait.

Stig suit les yeux de Johan : son autre jambe accompagne le rythme de la mélodie, sans qu'il n'y ait prêté attention.

— J'aime la musique, oui, comme tout le monde. Mais je ne tiens pas à afficher ma maladresse plus que nécessaire.

Même s'il y est habitué, il n'a pas oublié les quelques regards moqueurs lors de son entrée dans la salle des clans.

— Je laisse donc l'art de la danse à ceux qui le pratiquent correctement, termine-t-il.

Le petit-fils de Sigrune hausse les épaules, comme si écraser quelques pieds ou boiter sans grâce n'était pas si important, puis poursuit :

— J'espère que ma grand-mère ne t'a pas importuné.

— Au contraire, ment Stig sans même réfléchir. Je suis flatté que la maîtresse du clan Oren m'ait salué.

Le seigneur Oswald aurait été fier de sa réplique à la parfaite politesse, qui le surprend lui-même.

— Parfait. Je ne vais pas te déranger plus longtemps, alors. Je vais rejoindre la danse, en espérant dissiper un tant soit peu les effets des trop nombreux gobelets de vin que j'ai bus !

Johan gratifie Stig d'un signe de tête puis rejoint les autres dames et seigneurs, auxquels il se mélange aussitôt.

La musique emplit la salle. Les flammes de l'immense foyer central continuent de s'élever et de danser elles aussi, presque au rythme imposé par les interprètes.

Après l'interlude provoqué par sa conversation avec l'héritier des Oren, Stig profite à sa manière de la soirée qui s'écoule et observe tout son saoul les membres des différents clans, qu'il rencontre pour la première fois. Ewald lui avait déjà parlé de nombre d'entre eux : les maîtres des trois autres familles régnautes de la Clairière, bien sûr, mais aussi de dame Theudeusinde, de quelques dames et seigneurs qu'il croit reconnaître aux descriptions qu'il en a eues, des prophétesses à ce point semblables à Anasie qu'elles pourraient passer pour d'étranges sœurs. Stig rêvait depuis longtemps de les voir tous enfin de ses propres yeux, de côtoyer les mystérieux Lugen, seuls capables de maîtriser les esprits et grâce à cela d'user de magie ; les inquiétants Oren, gratifiés du don de lire les fils du destin et d'y deviner l'avenir des hommes ; ainsi que les étranges Dewe, qui ont le pouvoir de se fondre dans la nuit et d'y marcher, invisibles aux autres.

Stig s'attarde sur la table de ces derniers. À droite de la chef de clan – dame Elaine, une belle femme brune entre deux âges et au regard inquiet – se trouve celle qui doit être sa fille, Umbre, aux cheveux blonds tressés en une épaisse natte. Vulf lui a appris qu'elle aussi participe pour la première fois à la fête du solstice. Revêtue d'une robe de lin gris brodée d'argent et les épaules recouvertes d'un manteau de laine, elle observe les danseurs se mouvoir au rythme des musiciens. Le visage de la jeune dame ne cache rien de son envie de les rejoindre, et son regard, qui passe d'eux à celui, austère, de sa mère, en dit long sur sa frustration. De l'autre côté de la maîtresse de clan, le seigneur Conrad Dewe – son époux – échange avec l'un des soldats assis à sa gauche. L'homme lui ressemble fortement : il s'agit sans doute d'un frère, ou d'un cousin. Tout en discutant, le seigneur arrache avec gourmandise un morceau de viande à une cuisse de poulet et, de sa main droite, s'empare de la timbale de vin richement décorée qui attend devant lui. Il en avale une longue gorgée, puis la repose.

Il écarquille les yeux, hoquette.

Ses sourcils se froncent. Sa mâchoire se crispe puis il ouvre la bouche, sans pourtant émettre un seul son.

Stig regarde autour de lui – quelqu'un d'autre a-t-il remarqué le trouble du seigneur Conrad ? –, aperçoit à la table des Lugen le visage de dame Theudeusinde qui observe elle aussi l'homme, toujours le même air amusé sur le visage, puis il revient à la table des Dewe lorsqu'il entend, malgré le brouhaha ambiant, Umbre demander :

— Père ? Tout va bien ?

L'homme ne répond pas au regard interrogatif et inquiet de son épouse, qui vient elle aussi de se tourner dans sa direction. Il dévisage sa fille, sans pouvoir parler. Ses yeux roulent dans ses orbites. Il est livide. Il tente de se relever, appuie ses deux mains sur la table.

Puis il s'effondre.

Un fil se brise, un autre se renforce.

— Père ! hurle aussitôt Umbre Dewe en bondissant de sa chaise.

Elle se rue dans sa direction, alors que tous les membres de son clan se lèvent à leur tour afin de porter secours à leur seigneur.

[RETROUVEZ QUE PASSE L'HIVER
SUR NOTRE SITE INTERNET](#)